

L'ENFANT QUI FUT A L'ÉCOLE CHEZ LE DIABLE

OU L'APPRENTI MAGICIEN ¹

Il y avait une fois deux pauvres gens, mari et femme, qui s'appelaient Job Louarn et Jobenn (Josèphe) Kerloaz.

Ils avaient un fils âgé d'une dizaine d'années, nommé Alanic, et qu'ils auraient bien voulu envoyer à l'école, quelque part, car l'enfant était d'une intelligence remarquable. Mais hélas ! ils n'en avaient pas les moyens. La mère et son fils allaient tous les jours mendier de porte en porte, dans les manoirs et les fermes de la paroisse, pendant que le père cherchait du bois sec dans les champs et les taillis, pour préparer leur maigre repas.

Un jour que Job était ainsi occupé, dans un bois voisin, il y rencontra un monsieur bien mis, qui devait être un étranger, car il ne l'avait jamais vu jusqu'alors.

— Que faites-vous par ici, mon brave homme ? lui demanda le monsieur.

— Je cherche, répondit-il en tremblant, un peu de bois sec pour préparer notre repas du soir.

— Fort bien ; mais, il me semble qu'e vous avez un enfant d'une dizaine d'années, dont j'ai entendu vanter l'intelligence.

— Oui, monseigneur, j'ai un fils nommé Alanic, qui est bien intelligent et que j'aurais bien voulu envoyer à l'école quelque part, mais hélas ! nous n'en avons pas les moyens.

1. Ce conte de l'apprenti magicien est très répandu dans nos campagnes bretonnes, avec de nombreuses variantes. J'en ai recueilli au moins six versions.

— Eh bien ! si vous voulez me le confier, pendant un an, je lui apprendrai à lire et à écrire, avec bien d'autres choses, et non seulement je ne vous prendrai rien pour l'instruire et le nourrir et l'habiller convenablement, mais je vous donnerai encore cent écus, au bout d'un an et un jour.

— Que je vous serai donc obligé, mon bon monsieur, si vous faites cela !

— C'est bon ; retournez à présent chez vous et revenez ici, avec votre fils, demain à la même heure, et je vous donnerai les cent écus que je vous ai promis. Ne dites rien encore de ceci à votre femme.

L'inconnu disparut alors dans la profondeur du bois et Job Louarn retourna chez lui, tout joyeux. En arrivant, il appela son fils à l'écart et lui dit :

— Demain, Alanic, je te conduirai à l'école, chez un maître très savant, mais n'en dis rien à ta mère.

— Oh ! tant mieux ! s'écria l'enfant, en tressaillant de joie.

Le lendemain Jobenn partit, comme d'ordinaire, pour sa quête journalière et voulut emmener Alanic avec elle.

— Non, dit Job, Alanic viendra aujourd'hui avec moi ; j'ai découvert dans le bois un arbre qui a beaucoup de bois sec en haut, et il y montera pour le couper.

Voilà donc le père et le fils en route pour leur rendez-vous. Quand ils entrèrent dans le bois, l'inconnu y était déjà, qui les attendait, à l'endroit convenu. Job lui présenta son fils.

— Bonjour, monseigneur ; je vous amène mon fils, comme je vous l'avais promis ; comment le trouvez-vous ?

— Il a l'air intelligent, dit l'inconnu, en posant sa main sur la tête de l'enfant, et dans un an et un jour, je vous le rendrai plus savant que le recteur de votre paroisse. Voici les cent écus que je vous ai promis.

Et il lui compta cent écus, en belles pièces d'argent toutes neuves, puis il ajouta :

— N'ayez aucune inquiétude au sujet de votre fils ; il ne

manquera de rien chez moi. Retrouvez-vous ici, dans un an et un jour, et je vous le rendrai en bonne santé et instruit, à ne craindre personne dans son pays.

L'inconnu s'éloigna là-dessus, emmenant Alanic, et Job s'en retourna chez lui, heureux du marché qu'il venait de conclure. En le voyant revenir seul, Jobenn lui demanda :

— Où donc est resté Alanic?

— Je l'ai conduit à l'école, répondit le père.

— Comment à l'école? Toi qui n'as pas d'argent pour payer un maître. Et où cela?

— Je l'ai confié à un monsieur bien mis, que j'ai rencontré et qui me l'a demandé.

— Mais, qui est ce monsieur?

— Ma foi! je ne le connais pas et je ne l'avais jamais vu, avant de l'avoir rencontré, ce matin, dans le bois.

— Comment as-tu pu livrer ainsi ton fils à quelqu'un que tu ne connais pas?

— C'est qu'il m'a fait de si belles conditions!

— Lesquelles donc?

— Eh bien! non seulement il se charge d'instruire et d'entretenir l'enfant, sans qu'il nous en coûte rien, et de nous le rendre au bout d'un an et un jour, mais il m'a encore donné trois cents écus. Voyez, Jobenn!

Et il fit luire aux yeux de sa femme une poignée d'écus tout neufs.

— Ce sont là, en effet, de belles conditions, dit Jobenn, trop belles même pour que je ne sois pas inquiète sur le sort de notre enfant.

Les trois cents écus apportèrent un peu d'aisance dans la pauvre chaumière, mais Jobenn était toujours inquiète et Job finit par le devenir aussi, en songeant aux histoires de veillées qu'il avait entendues et où il était question de pareils marchés, conclus imprudemment par des parents qui livraient inconsciemment leurs enfants au Diable lui-même. Aussi étaient-ils impa-

tients de voir arriver le terme fixé pour le retour d'Alanic, et dès que l'an et jour furent révolus, Job se hâta de courir au rendez-vous.

Au moment où il entrait dans le bois, une pie descendit sur son épaule et lui dit : — Je sais ce que tu viens faire ici, Job Louarn ; tu viens chercher ton fils, que tu as vendu au Diable.

— Comment au Diable ? s'écria Job, ce n'est pas possible ?

— Si, c'est bien le Diable. Il va arriver, dans un moment, et ton fils ne sera pas avec lui. Il te demandera de le lui laisser encore un an, pour terminer son instruction. Tu peux le lui laisser une autre année, sans danger, et si tu suis toujours mes instructions de point en point, ce sera le Diable et non toi qui sera trompé.

— Merci ! chère bête du bon Dieu, répondit Job ; je me garderai bien de vous désobéir en quoi que ce soit.

La pie s'envola alors et Job s'avança dans le bois et se trouva bientôt au lieu du rendez-vous. L'inconnu y était déjà.

— Comment, vous ne m'amenez pas mon fils, comme vous me l'aviez promis, lui dit Job, en le voyant seul.

— Non, il faut que vous me le laissiez une année encore, pour terminer ses études ; il est si intelligent et il apprend si facilement tout ce qu'on lui enseigne, que ce serait pitié de ne pas le laisser aller jusqu'au bout.

— Mais sa mère ne me donnera aucun repos jusqu'à ce que je lui ramène son fils.

— N'y faites pas attention ; laissez-moi, je vous le répète, votre fils, une année encore, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Je veux bien, si vous me donnez encore cent écus ?

— C'est entendu, et voici l'argent.

Et l'inconnu tira de sa poche une poignée de pièces d'argent, toutes neuves, et les remit à Job ; puis il s'en alla.

Job reprit aussi le chemin de chez lui, mais lentement et inquiet, tant il craignait la réception que lui ferait sa femme.

Quand Jobenn le vit revenir, encore seul, elle lui cria :

— Comment, tu n'amènes pas encore Alanic? Qu'en as-tu donc fait? Tu es bien capable de l'avoir vendu au Diable, père dénaturé!... Et elle criait et se lamentait, et le pauvre Job ne pouvait rien dire. Quand il put enfin parler, il dit que le maître était si content de son élève, qu'il l'avait prié de le lui laisser encore une année, pour terminer ses études, et que de plus il lui avait encore donné trois cents écus. Et il lui montra une poignée de belles pièces d'argent, toutes neuves, ce qui la calma un peu.

Enfin, pour abréger, l'année se passa et Job se dirigea encore vers le lieu du rendez-vous, bien décidé à ramener son fils, cette fois, quoique pût lui dire l'inconnu.

Au moment où il entrait dans le bois, la pie descendit encore sur son épaule et lui dit : — Tu viens, pour la seconde fois, chercher ton fils. Son maître va arriver, dans un moment, mais ton fils ne sera pas encore avec lui.

— Comment, mon fils ne sera pas encore avec lui!... Il m'avait pourtant bien promis de me l'amener, cette fois, et je veux l'avoir.

— Il va te demander de le lui laisser encore une année, pour terminer ses études, et tu peux le lui laisser, sans danger, encore un an, mais pas plus.

Et la pie s'envola et l'inconnu arriva aussitôt.

— Bonjour, monseigneur, lui dit Job Louarn, en le saluant, — et mon fils, vous ne me l'amenez donc pas encore?

— Non, il faut que vous me le laissiez encore un an; au bout d'un an de plus, je lui aurai appris tout ce que je sais, et il n'y aura pas un autre aussi savant que lui au monde.

— Mais c'est que, voyez-vous, ma femme ne veut plus vous le laisser, et si je ne le ramène pas à la maison, ce soir, elle me battra, pour sûr.

— Tiens, voilà de quoi la calmer et lui faire prendre patience.

Et l'inconnu donna encore cent écus à Job. Celui-ci les prit et consentit à laisser encore son fils un an à l'école, mais en protestant qu'il ne le laisserait pas un jour de plus.

Quand il rentra chez lui, sa femme l'attendait sur le seuil de la chaumière, et en le voyant revenir encore seul, elle poussa les hauts cris et l'injuria.

La troisième année s'écoula, comme les précédentes, et, le terme venu, Job s'achemina encore vers le lieu du rendez-vous. A peine fut-il entré dans le bois, que la pie descendit encore sur son épaule et lui parla ainsi :

— Tu viens chercher ton fils, pour la troisième fois; le maître va venir, mais ton fils ne sera pas encore avec lui.

— Ce n'est pas possible! s'écria Job, car il m'a bien promis qu'il me le rendrait aujourd'hui.

— Il va te demander de le lui laisser encore une année, mais n'y consens, à aucun prix. Si tu le lui laissais encore un an, tu ne le reverrais plus jamais, ni en vie ni mort. Il te pressera, te suppliera, te fera les plus belles promesses du monde, mais ne l'écoute pas; si tu te laissais séduire, si tu faiblissais, tu vendrais ton fils au Diable, car c'est chez le Diable lui-même qu'il est à l'école, et tu perdrais tout droit sur lui. En te voyant bien décidé à ne pas céder, le Diable finira par te dire: — Eh bien! puisqu'il en est ainsi, viens chercher ton fils chez moi. Tu le suivras, et il te conduira dans l'enfer. Quand tu y seras, il te présentera ton fils avec deux autres. Je ne puis te dire sous quelle forme, animal à quatre pattes, oiseau, serpent, crapaud, — car le Diable, qui est un grand magicien, sait faire revêtir aux hommes et aux bêtes telles formes qu'il lui plaît, — et il te dira: ton fils est un de ces trois-là; tâche de le reconnaître. Tu poseras la main sur celui du milieu, quel qu'il soit, en disant: voici mon fils, et je l'emmène. Tu entends bien, celui du milieu, quel qu'il soit, fût-il un serpent ou un crapaud hideux, et ne te trompe pas, autrement tout serait perdu et vous resteriez tous les deux dans l'enfer, ton fils et toi.

(A suivre).

L'ENFANT QUI FUT A L'ÉCOLE CHEZ LE DIABLE

OU L'APPRENTI MAGICIEN

(Suite)

Ayant ainsi parlé, la pie s'envola et le Diable arriva aussitôt. Il eut tour à tour recours aux prières, à la menace, aux promesses les plus séduisantes, — barriques d'argent, châteaux magnifiques, — Job resta inébranlable et persista à demander que son fils lui fût rendu, sur-le-champ.

— Eh bien ! viens le prendre, alors, dans l'enfer ! finit par lui dire le Diable.

— Je vous suis, répondit Job, tranquillement.

— Et ils se rendirent ensemble dans l'enfer.

Quand ils y furent arrivés, le Diable le conduisit dans une salle où trois beaux coqs rouges chantaient à qui mieux, rangés sur une table, et lui dit : — Tu vois ces trois coqs, eh bien ! ton fils est l'un deux ! tâche de le reconnaître.

— Comment, mon fils est donc devenu coq ?

— Grâce à ma science, je puis lui faire prendre telle forme qu'il me plaît.

— Eh bien ! dit Job, quelque forme que vous lui fassiez prendre, je le reconnâtrai toujours.

Et, s'approchant de la table et mettant la main sur le coq du milieu :

— Le voici, et je l'emmène.

Aussitôt le coq devint un beau jeune homme, et sauta à terre, à côté de son père, et lui dit :

— J'avais grand peur que vous ne m'eussiez pas choisi, car, si vous vous étiez trompé, en choisissant un des deux autres, je serais resté coq, et le Diable se serait changé en renard et m'aurait croqué, et vous-même vous ne seriez pas retourné chez vous.

Le Diable, en voyant que Job avait bien choisi, poussa un cri de rage et disparut, et le père et le fils, libres désormais, sortirent de l'enfer, sans obstacle, et prirent la route de chez eux.

Comme ils passaient près de la montagne de Bré, où il y avait une grande foire, ce jour-là, Alanic dit à son père :

— Je pense que vous n'avez pas fait fortune, depuis mon départ, et que vous êtes toujours pauvres. Mais, moi, je n'ai pas perdu mon temps, chez le diable, qui est un grand magicien ; j'ai lu ses livres et appris ses secrets, et je ne vous laisserai manquer de rien. Je vais vous en donner une preuve, à l'instant même. Je vais devenir cheval, mais un cheval superbe et de grand prix. Vous me conduirez à la foire, sur la montagne de Bré. Il y a là des maquignons et des amateurs de beaux chevaux de tous les pays, des Normands surtout, et dès que je paraîtrai en champ de foire, tous me marchanderont et voudront m'avoir. Demandez de moi un bon prix, quinze mille francs, par exemple. Le Diable, qui cherche à me rattraper, arrivera aussi bientôt, déguisé en maquignon ; il me reconnaîtra, dès qu'il me verra, et je lui vaudrai plus qu'à aucun autre. Vous me céderez pour quinze mille francs, argent comptant, mais — et retenez bien ceci — en lui livrant le cheval, vous aurez soin d'en retenir la bride. Il insistera pour l'avoir et essayera même de vous l'arracher de force ; mais tenez bon, vous dis-je, car s'il emportait la bride avec le cheval, je retomberais sous sa domination et tout serait perdu. Vous reconnaîtrez le Diable à ce signe : dès qu'il me verra, il viendra à moi, tout droit, et me posera la main sur la crinière, en disant :

— Combien le beau cheval ? — Je hennirai aussitôt et frapperai du pied la terre, et vous saurez ainsi à qui vous aurez

affaire. Je vous le répète encore une fois, ne cédez pas la bride, à aucun prix.

Ayant ainsi parlé, Alanic devint un cheval superbe. Son père monta sur son dos et gravit la montagne, tout fier d'entendre tout le monde s'écrier sur son passage : Le beau cheval ! A qui donc est-il ?

Arrivé en foire, il se forma autour de lui un grand rassemblement, et tous les maquignons et les amateurs de beaux chevaux vinrent le marchander. Mais, tous trouvaient le prix trop élevé et chipotaient, quand un inconnu arriva, qui perça la foule, posa la main droite sur le cou du cheval et demanda :

— Combien le beau cheval ?

Le cheval hennit, frappa la terre du pied, et Job vit ainsi à qui il avait affaire.

— Quinze mille francs, répondit-il.

— Le cheval est une belle bête et qui me plaît ; pourtant il ne vaut pas quinze mille francs, et vous rabattrez bien quelque chose.

— Je ne rabattrai rien ; il m'en faut quinze mille francs et pas un liard de moins, ou je le garderai.

— Eh bien ! c'est entendu, le cheval me plaît, et il est à moi.

Et l'inconnu compta quinze mille francs à Job, en belles pièces d'or, toutes neuves, puis il monta sur le cheval et s'apprêtait à partir, quand il s'aperçut qu'on lui avait enlevé la bride.

— Mais, la bride ! s'écria-t-il ; il me faut aussi la bride !

— Je vous ai vendu le cheval, répondit Job, mais non la bride, que je retiens.

— Mais, vieil imbécile, comment veux-tu que je mène un cheval si fougueux, sans bride ?

— Ce n'est pas mon affaire ; la bride n'a pas été vendue, et je la garde.

Le Diable sauta à terre, furieux, et essaya d'enlever la bride,

de force. Job résistait et luttait, mais la foule se mit contre lui, criant : — Lâchez donc la bride, vieil imbécile ! Vous avez vendu votre cheval assez cher pour n'être pas si regardant. — Et il lui fallut lâcher la bride. Le Diable remonta aussitôt sur son cheval et disparut, au triple galop.

Le pauvre père, comprenant toute l'étendue de son malheur, était désespéré et ne savait que faire. — Si je retourne à la maison, pensait-il, je serai battu par ma femme et jeté à la porte. Ce que j'ai de mieux à faire, je crois, c'est de retourner dans l'enfer, pour essayer d'en retirer encore mon fils, au risque d'y rester avec lui.

Il reprit donc le chemin de l'enfer. Il frappa à la porte et fut reçu, cette fois, par un autre diable. Il lui demanda poliment à loger, disant qu'il s'était égaré dans le bois.

— Soyez le bienvenu, lui dit son introducteur, qui était un bon diable ; suivez-moi et je vais vous conduire en un lieu où vous serez en sûreté et où vous pourrez passer la nuit.

Et il le conduisit dans une salle isolée et lui dit :

— Ici, vous pourrez passer la nuit, sans danger pour votre vie, si vous n'êtes pas trop peureux ; vous aurez bien à subir quelques épreuves, avant d'obtenir ce que vous êtes venu chercher, mais, ne vous en effrayez pas trop, quoi qu'il vous arrive ; ayez du courage et de la persévérance et vous vous en tirerez encore à votre honneur ! Vous trouverez dans la chambre tout ce qu'il faut pour votre repas, mais vous devrez le préparer vous-même.

L'inconnu disparut alors, en souhaitant bonne chance à Job, et celui-ci qui avait faim, s'occupa des préparatifs de son repas. Il trouva dans la chambre du pain, de la viande fraîche, du lard, des légumes, choux, navets, carottes, du vin aussi, en un mot tout ce qu'il fallait pour bien souper. Il alluma du feu, suspendit dessus une marmite pleine d'eau, dans laquelle il mit le bouilli et le lard, avec les légumes, et s'assit dans un fauteuil, près du feu, pour attendre que tout fût cuit à point.

Il venait de tremper sa soupe, et comme il avait laissé la marmite découverte sur le feu, il y tomba un peu de suie. Comme il s'occupait de l'en retirer, un grand bruit se fit entendre dans la cheminée, et il en tomba un grand diable qui, sans rien dire, prit Job par le fond de la culotte et le lança, comme un petit enfant, à l'autre bout de la salle. Puis, il s'assit dans un fauteuil, près du feu, et se mit à se chauffer, en silence. Job se releva, un peu meurtri, s'approcha du chauffeur taciturne, le salua poliment et lui dit :

— Si vous voulez partager mon souper, monseigneur, vous me ferez grand plaisir ; j'ai de la bonne soupe, de bon bouilli et d'excellent vin.

Point de réponse, pas un mot. Job, voyant cela, se remit à manger, seul, et fit honneur au repas qu'il s'était préparé lui-même. Quand il eut fini, il vint s'asseoir au foyer, sur un autre fauteuil, en face de son étrange compagnon. Mais presque aussitôt, un second diable dégringola de la cheminée, qui le lança aussi à l'autre bout de la salle et s'assit, sans dire un mot, sur un autre fauteuil, près du feu. Puis, un instant après, ce fut un troisième diable, qui arriva par le même chemin et se comporta comme les deux premiers. Ce troisième rompit pourtant le silence et dit à ses deux camarades :

— A quel jeu jouerons-nous ?

— Jouons aux cartes, répondirent les deux autres.

— Soit, jouons aux cartes.

Alors, un des trois se leva, ouvrit une cachette, sous le dallage en pierre, et en retira une barrique pleine d'argent. On en fit quatre tas, à peu près égaux.

— Tiens ! pensa Job, qui les regardait faire, en silence, ils font quatre parts, et ils ne sont que trois ; est-ce qu'il y en aurait une pour moi ? — Quand les parts furent faites, le diable qui était arrivé le dernier et qui paraissait être supérieur aux autres dit, en mettant la main sur le plus gros tas : — Je choisis cette part ; et moi celle-ci, dit un autre, et moi celle-ci, dit le troi-

sième. — Eh bien ! dit Job, en voyant cela, moi je me contenterai de celle qui reste.

— Oui, répondirent les trois autres, en manifestant une grande joie, cette part est à toi, et les trois autres aussi sont à toi, tout est à toi ! Depuis cent quarante ans, nous attendions ici quelqu'un pour nous délivrer, en faisant ce que tu as fait. Nous allons, à présent, au paradis, et la bénédiction de Dieu soit sur toi !

Et les trois compagnons sortirent aussitôt de l'enfer et allèrent au paradis.

Le jour commençait à poindre, et Job sortit de la salle. A la porte, il trouva le Diable, son ancien maître, sur son beau cheval, c'est-à-dire Alanic. Job sauta à la tête du cheval, et aussitôt le cheval et la bride devinrent un grain de blé. Le Diable se changea en coq, pour l'avaler ; mais, le grain de blé, le prévenant, devint renard et croqua le coq.

Et ainsi finit le combat, à l'avantage de Job et de son fils.

Le renard redevint alors homme, c'est-à-dire Alanic, qui dit à son père :

— Allons, à présent, à la maison, mon père, pour voir ma mère, qui doit être fort inquiète de nous. Je sais maintenant beaucoup de choses, pas autant que Dieu, mais autant que le Diable, et il ne m'attrapera plus.

Et ils partirent. Il leur fallait repasser par le bois où avait été conclu le marché avec le Diable. Ils y rencontrèrent une belle princesse, qui vint au devant d'eux, les salua et demanda à Job :

— Vous ne me reconnaissez pas, Job Louarn ?

— Non, princesse, répondit Job, après l'avoir bien regardée, je ne crois pas vous avoir jamais vue.

— Ce n'est pourtant pas la première fois que nous nous voyons. Ne vous rappelez-vous pas que, quand vous veniez ici, pour réclamer votre fils au Diable, une pie vous descendait chaque fois, sur l'épaule, pour vous donner des conseils ?

— Oh! si, je me rappelle bien cela, et je ne l'oublierai jamais.

— Eh bien! je suis cette pie-là; j'ai été trois ans à l'école avec le Diable, comme votre fils, et j'ai appris ses secrets et je puis prendre telle forme qu'il me plaît. Mon père ne se comporta pas aussi sagement que vous, et, à la fin de la troisième année, il me vendit définitivement au Diable, pour une barrique d'argent. Mon père, mon parrain et un de mes oncles, qui prirent part au marché, allèrent en enfer, et ce sont là les trois personnes que vous avez délivrées, la nuit que vous avez passée chez le Diable. Ce bois m'appartient, avec tout ce qu'il contient. Puisque votre fils et moi nous avons été à la même école, ne pensez-vous pas que nous pourrions faire bon ménage ensemble?

— Pour moi, je n'y vois pas d'empêchement, répondit Job.

— Ni moi non plus, dit Alanic.

Le mariage fut donc conclu et célébré, sans retard.

Les deux nouveaux époux, par leur science magique, construisirent, au milieu du bois, un château merveilleux, pavé d'argent, couvert d'or, et dont les portes étaient d'ivoire. Ils s'y retirèrent, avec Job Louarn et Jobenn Kerloaz, leur père et leur mère, et vécurent tous heureux ensemble. Et ils doivent y être encore, à moins pourtant qu'ils n'y soient plus, car depuis longtemps je n'ai pas eu de leurs nouvelles ¹.

Conté en breton, à Plouaret, le 9 janvier 1890,
par François Thépaut, garçon boulanger, né
à Botsorhel (Finistère).

Traduit par
F.-M. LUZEL.

1. Dans l'hiver de 1888-89, il existait dans la ville de Morlaix un cercle de chanteurs et de conteurs populaires, composé d'ouvriers et d'artisans bretons. On n'y chantait et contait qu'en breton. On se réunissait, tous les soirs, durant les longues veillées d'hiver, dans le fournil d'un boulanger, et, pendant que l'on chauffait le four, ou que le pain cuisait, l'on jouissait du double avantage de pouvoir passer la soirée, entre amis, dans un lieu bien chauffé, et d'entendre de

belles chansons bretonnes et des récits merveilleux et divertissants, dignes d'intérêt, à divers points de vue, mais surtout parce qu'ils représentaient la littérature des ancêtres, qui était tout orale. Et cela à peu de frais, car l'entrée était de un sou seulement, et l'argent de la recette était employé à payer quelques pots de cidre, pour exciter la verve des chanteurs et des conteurs et tenir en éveil l'attention des auditeurs. François Thépaut, de Botsorhel, garçon boulanger dans la maison, était un des conteurs les plus goûtés, car l'on contait plus qu'on ne chantait, dans ces réunions. En 1890, il vint chez un boulanger du bourg de Plouaret. Il fut vite signalé à ma sœur Perrine Luzel, qui recueillait pour moi les contes et les traditions orales de toute sorte qui ont cours dans le pays. Elle l'accapara pendant un mois tout entier, dans un moment de chômage, en janvier, et ne l'abandonna qu'après l'avoir tari. *Les Trois Chiens*, publiés ici même, l'an dernier, *Jean au bâton de fer*, publié dernièrement par l'*Hermine*, le présent récit et beaucoup d'autres, qui finiront aussi par voir le jour, proviennent de cette source de Morlaix, par le canal de François Thépaut. Ma sœur les a recueillis, en breton (et je conserve ses cahiers), avec une fidélité, une patience et un scrupule qui font mon admiration.

F.-M. L.
